

Contes cruels

Révélation sud-américaine de cette rentrée, Mariana Enriquez livre un recueil de nouvelles féroce-ment lucide sur la violence de son pays, *Ce que nous avons perdu dans le feu*.

PAR ARIANE SINGER

Une invitation à trembler. Voici ce que nous tend l'Argentine Mariana Enriquez avec son premier livre traduit en français, *Ce que nous avons perdu dans le feu*. Soit douze nouvelles maîtrisées, façon contes cruels qu'aurait revisités Stephen King. Douze textes au mordant addictif qui consacrent le talent de l'auteur (née en 1973) comme l'un des meilleurs conteurs actuels d'Amérique latine. On entre dans ces horror stories via les bas-fonds d'Argentine. L'auteur les explore sans manquer de souligner l'état d'abandon dans lequel ces lieux sont laissés par les gouvernements successifs.

Dans « L'Enfant sale », la nouvelle qui ouvre le recueil, une jeune femme décrit ainsi son quotidien, dans le mal famé quartier de Constitución, une zone de non-droit de Buenos Aires qu'elle a choisi d'habiter au grand dam de sa famille. Ici cohabitent « narcotrafiquants en herbe », « junkies paumés » et « travelos bourrés et claqués qui eux aussi protègent leur trottoir ». La vie de la narratrice bascule dans la terreur le jour où un enfant à la saleté répugnante qu'elle avait pris sous son aile après la disparition de sa mère toxicomane, s'évanouit à son tour dans la nature. A-t-il été décapité par les narcos ou vendu en échange d'une simple dose de drogue? Mystère.

D'une plume aiguisée, puisant dans le langage des rues, Mariana Enriquez joue très habilement des codes des films d'épouvante. Dans ses textes, les enfants sont d'inquiétantes créatures : une petite fille amputée d'un bras qui disparaît (là encore) dans les murs d'une maison hantée (« La Maison d'Adela ») pour ne plus jamais donner signe de vie. Ou bien un petit être nain, nu, et enchaîné par la cheville, qui apparaît de façon incongrue à la narratrice du « Patio du voisin ». Quant aux adolescentes, personnages récurrents dans le livre, elles s'arrachent les ongles et les cheveux, et font entre elles des pactes d'amitié à la vie à la mort, qui mènent à une violence aveugle. Et les femmes? Certaines d'entre elles n'aiment rien tant que s'immoler par le feu...

Sans contraintes de bienséance, poussant l'audace aussi loin qu'elle le peut, Mariana Enriquez souligne la fascination de ses contemporains pour le mal. Ainsi celle de Pablo, un guide touristique qui s'est spécialisé dans les visites des lieux de crimes à Buenos Aires. Obsédé

par les meurtriers, dont certains deviendront ses modèles, il se dévoile soudain plus ambigu que le bon père de famille qu'il semblait être jusque là. Dans cette évocation de personnages très borderline, les frontières entre fiction et réalité, raison et folie se brouillent savamment. C'est le cas dans « Pas de chair sur nous », cette nouvelle où une jeune femme reconnaît son âme-soeur dans une tête de mort qu'elle trouve dans la rue ; elle s'emploiera dès lors à la rendre aussi humaine que possible, au risque de devenir elle-même cadavre. Mariana Enriquez excelle à rendre l'horreur la plus réaliste possible. A faire de la folie une dérive en tous points contagieuse. A ce titre, ce recueil de nouvelles renversantes est comme le feu qui lui donne son titre et le traverse de bout en bout : un objet dangereux mais hypnotisant.

CE QUE NOUS AVONS PERDU DANS LE FEU

Mariana Enriquez, traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenet, Éditions du Sous-Sol, 240 p., 19 €

